

Tout artiste vrai se reconnaît en ceci qu'il invite à relire, peu ou prou, l'histoire de l'art à partir de son œuvre. Ainsi de Cat Loray.

Sur ses bâches, entre la lumière et la souillure, c'est une très vieille histoire qui semble se dénouer, comme se dénoue une intrigue dans l'évidence soudaine.

Durant de trop longs siècles, la peinture, subjuguée par l'idéaliste Italie, avait prétendu faire croire qu'elle n'était qu'esprit, "cosa mentale", idée pure, impalpable reflet d'un plus impalpable intellect. Ainsi, au long de ces longs siècles, l'histoire de l'art occidental fut surtout celle de l'acharnement que mirent le pinceau à effacer ses traces, le pigment à abjurer sa terreuse matérialité, le bois et la toile à ne se rêver que transparence, fenêtres donnant sur la perfection glacée des arrières-mondes. Oubliant trop que "qui veut faire l'ange fait la bête", la peinture n'aspira bientôt plus qu'à l'animale obsession du "léché". C'est ainsi qu'on en vint aux académismes. Celui du dernier siècle, où le tableau devait être "fini" au point de dissimuler son commencement, la palette, comme on cache une indigne ascendance. Celui de notre siècle où l'idolâtrie du concept fut poussée jusqu'à répudier l'œuvre, trop rétinienne, térébenthineuse et sacrilège mésalliance.

Et tout aurait fini en une quelconque "exposition du Vide" comme l'on en vit beaucoup si, entre temps, certain matérialisme ambiant n'avait commandé une progressive réhabilitation de l'ignoble matière picturale. Ainsi, de Cézanne à Tapies, la peinture fut d'abord conduite à consentir à son opacité, à accepter sa consistance, puis, peu à peu, à avouer ses rides, à afficher ses craquelures, enfin à revendiquer sa foncière impureté, à s'extasier même de n'être qu'une surface tachée.

Tout se passe, en somme, comme si la peinture venait de vivre sa psychanalyse. Désormais, c'est lucidement qu'elle considère la souillure dont elle procède. Elle proclame ne plus s'illusionner sur sa nature réelle. Elle sait qu'elle est une chair. Comme toute chair, splendide, misérable et trouble. De tout ceci, il n'y aurait qu'à se réjouir.

Mais on sait, hélas, que pour le plus grand nombre, la psychanalyse fut davantage le diktat d'une mode qu'une aventure vraie, commandée par nécessité intérieure. De même, nombreux sont les artistes pour qui cette soudaine révélation de l'humilité de la peinture fut une affectation, souvent commode, plus qu'une exploration. On en voit trop, ces temps-ci, amuser les galeries de leurs minauderies de la pauvreté, avec les gloussants frissons de baronnes se découvrant l'audace du langage ordurier. Ce n'est qu'un mouvement; il passera. Car ces anodins innocents ne se doutent manifestement pas un seul instant de ce qu'il faut de force, de ténacité, d'exigence, de subtilité et de courage pour manier, en art, la terrible dynamite du "ce n'est que ça" et du "presque-rien".

Cat Loray, quant à elle, le sait. Elle est du petit nombre de ces jeunes artistes se refusant à croire que l'ascèse de la peinture consisterait à la déguiser d'oripeaux pour le bal de la décadence. Elle connaît le prix de cette ascèse, elle en pressent l'enjeu. Il n'est besoin de regarder très longtemps ni ses toiles, ni son visage devant ses toiles, pour en être bien convaincu. Pour être bien certain aussi qu'elle n'a vraiment rien à voir avec ces nouveaux pauvres du minimalisme, tous ceux qui oublient simplement qu'être artiste, ce n'est pas proclamer, avec un air malin et après tous les enfants, que le roi est nu, mais s'efforcer de le vêtir, fût-ce avec ses propres guenilles, et le plus somptueusement qu'on puisse.

Bien mieux que tous ceux qui le clament, elle sait que la peinture est chair, mais elle sent d'abord que ce n'est rien de le montrer si on ne s'efforce surtout de savoir et de manifester de quoi elle est la chair.

C'est pourquoi il ne faudrait surtout pas s'arrêter, pour la voir et la cataloguer, à la pauvreté de ses moyens. Celle-ci n'est pas une fin pour elle. Elle n'appauvrit, ne mutile même, le langage pictural que pour mieux découvrir et montrer de quel chant profond est encore capable cette gorge, même interdite de vocabulaire, même mise à vif, même tranchée.

Patience retirant à sa peinture les moyens de la peinture, le langage de la peinture,

progressivement larguant les figures, se dépouillant des signes, puis des formes, puis de la matière même, elle abandonne ses boussoles et s'émerveille de n'être point perdue. Elle jette ses béquilles et tremble du miracle de voir son art encore debout, avançant toujours.

Elle n'est pas de ceux qui n'ont rien à dire et qui le disent, si bien avec trois fois rien. Elle a, quant à elle, tout à dire, vraiment tout: le temps, celui qui passe et celui qu'il fait, la clarté d'un son pur, le goût du thé, la couleur des abîmes, le regard de son chien, la douleur d'un regret, l'énigme d'une disparition, la chaleur d'un moment, ce tout qui fait une vie, sa vie, la nôtre aussi, notre vie dérisoire sublime, humaine... Elle a tout à dire, elle veut tout dire, mais de ce tout qui nous est si intime, si évident, que seul un "presque-rien" chuchoté effleuré suffira à le dire, à le crier d'un cri tranquille, sans pathos, ténu comme le bruit d'une pluie oubliée.

Comme sur un feu, jetées sur nos tapages, nos tumultes, les bâches de Cat Loray les étouffent. Elles nous apprennent alors à écouter les murmures de la peinture, les minuscules cris de l'essentiel qui se noie, là, juste sous nos yeux sourds.

Gérard Barrière
Entre-les-Fourgs, le 10 mars 1988.